

# BULLETIN SALESIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

— SIÈGE: Nice, Place d'Armes, 1 — Marseille, Rue des Romains, 9 & Lille, 288 R. Notre-Dame — Rue Boyer, 28, Ménilmontant, Paris.

**SOMMAIRE** — La fête de St. Jean-Baptiste à l'Oratoire de Saint François de Sales — Lettres d'Amérique — Le Cardinal Nina — Monseigneur Hasley archevêque de Cambrai à l'Orphelinat St. Gabriel à Lille — Grâces de Marie Auxiliatrice — La distribution des prix à l'Orphelinat Saint Gabriel de Lille — Le Sénateur Auguste Vera ou la liberté de mourir chrétiennement — Auguste Vera et le Cardinal-Archevêque de Naples — La retractation de Sénateur Auguste Vera — L'unité dans l'âme humaine et dans l'école catholique ou Jésus-Christ, notre âme et les études littéraires.

ski, de ses enfants et amis de Turin, D. Bosco dominait d'une estrade élégante la grandiose et sympathique assemblée, composée de plusieurs milliers de personnes.

De nombreuses compositions lui furent lues, en italien, en français, en latin, en grec, en allemand, en hongrois, en espagnol, en portugais, en anglais.... et même en hébreu.

Quantité de bouquets de fleurs, parmi lesquels un certain nombre de dimensions colossales, furent offerts à celui qui était l'objet de cette fête si chère à tous les cœurs. Lecture fut faite de lettres venues de loin, entr'autres d'une de l'excellent monseigneur Cagliero, remplie de sentiments affectueux; nous ne résistons pas au désir de la faire connaître à nos lecteurs, la voici:

Buenos-Ayres, 23 mai 1885.

**Vive saint Jean !**

TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN AIMÉ PÈRE,

Vos enfants en ce jour de fête rivalisent de zèle, cherchant à se surpasser l'un l'autre dans l'expression des saints transports de leur filiale affection, pour vous bénir, vous remercier et vous promettre de répondre dignement à ce que vous attendez d'eux; enfin, ils font des vœux pour que Dieu accorde de longues années de vie à celui qui est

## LA FÊTE DE ST. JEAN-BAPTISTE

à l'Oratoire de Saint François de Sales.

(Traduit du *Courrier de Turin*).

Une fête bien touchante avait lieu à l'Oratoire Salésien le jour de Saint Jean-Baptiste, pour la fête du vénérable D. Bosco.

On avait commencé à célébrer cette solennité, si chère aux enfants de D. Bosco, dès la veille avec une pompe joyeuse et par une séance littéraire, dans laquelle lui avaient été prodigués les témoignages d'affection. Puis, le soir même de la fête, après les cérémonies religieuses, une imposante réunion eut lieu dans l'une des vastes cours de l'Institut.

Entouré d'étrangers de distinction, parmi lesquels on remarquait M. le prince Czartory-



leur Supérieur, leur Bienfaiteur, leur Père ! Enviabie émulation, noble débat, bien juste allégresse des fils, des frères et de toute la famille salésienne !

Pour votre fils aîné et pour vos enfants d'Amérique (oh ! combien nous sommes loin !) il ne nous reste en ce jour de sainte et peu commune jubilation, que le souvenir du *passé* qu'il nous serait si doux de changer en *présent*, pour vous montrer que nous avons dans le cœur des sentiments qui ne le cèdent en rien à ceux que d'autres plus heureux vous expriment de vive voix. Mais quelque soit la distance qui nous sépare, nous portons gravés au dedans de nous le mots : DOM BOSCO — ORATOIRE DU VALDOCCO — MARIE AUXILIATRICE ! Plus propres à nous émouvoir que la prose, la poésie, la musique et à satisfaire les desirs de nos cœurs !

Que nos frères d'Europe, que les Benjamins de Turin jouissent de si belles fêtes, qu'ils se livrent aux transports de leur juste joie, mais ils ne sauraient nous vaincre en amour, en reconnaissance, en sacrifice pour Celui dont il a plu à Dieu de faire notre guide, notre maître, notre pasteur et notre père.

Daïgnez donc, bien cher père, bénir vos enfants d'Amérique et, en particulier, votre fils aîné

† JEAN, évêque de Magido.

Parmi les cadeaux on remarquait surtout un portrait de la pieuse et regrettée mère de Dom Bosco, on ne savait ce qu'on devait le plus admirer en ce cadeau ou de l'exquise délicatesse du sentiment qui l'avait inspiré, ou du fini de l'exécution.

La lecture des compositions et la présentation des cadeaux furent entremêlées de chants et de morceaux de musique instrumentale, exécutés avec la perfection habituelle par les jeunes gens de l'Oratoire. Cette belle fête fut encore égayée à plusieurs reprises par les gracieuses compositions de l'un des plus anciens élèves de D. Bosco, M. Gastini, toujours animé d'une gaité communicative ; son esprit inventif ne lui laisse échapper aucune occasion de témoigner au cher Père et bienfaiteur la tendre et filiale affection de tous unie à la reconnaissance.

Pendant que s'accomplissaient toutes ces choses, les vastes cours s'illuminaient comme par enchantement de mille feux aux couleurs variées, disposés de façon à former les dessins les plus divers. C'est ainsi parmi ces lumières, ces fleurs et ces concerts, symboles des harmonies, des parfums et des splen-

deurs que Dom Bosco et ses fils vont semant par le monde entier par leurs œuvres et leurs vertus, que se terminait cette splendide journée, couronnée par les affectueuses et familières paroles de Dom Bosco, et par la bénédiction apostolique envoyée par le Saint Père au même Dom Bosco, et annoncée par un télégramme du révérend dom François Dalmazzo, curé de l'église du Sacré-Cœur de Jésus à Rome.

L'éminentissime cardinal Alimonda était venu faire visite à Dom Bosco vers 4 heures après-midi, et ne pouvant assister en personne à la réunion du soir, il y assistait de cœur en chargeant le Père même des Salésiens de bénir ses fils en son nom.

Combien sont belles ces fêtes de la reconnaissance, de l'amour, de la piété filiale parmi tant de personnes de tout âge, de toute condition, unies toutes ensemble par les liens les plus suaves de la charité de Jésus-Christ !

Deux circonstances contribuèrent encore à relever l'éclat de ce beau jour. Le matin, vers les 9 heures, un grand nombre des anciens jeunes-gens de l'Oratoire, maintenant prêtres ou pères de famille, dans toutes les situations honorables de la société, entraient à l'Oratoire, musique en tête, et montaient dans les appartements de Dom Bosco, pour lui apporter les témoignages de leur reconnaissance. Au nom de tous, le révérend théologien Antoine Berrone lut une magnifique adresse de circonstance.

Puis le soir, vers la fin de la fête, on présenta à Dom Bosco des lettres venues de tous les Collèges d'Europe et d'Amérique, dans lesquelles on pouvait lire comment les cœurs des Salésiens, et de tous les enfants recueillis par eux, battent à l'unisson pour le Père de leurs âmes. Parmi ces lettres nous en publions deux, en raison des nouvelles intéressantes qu'elles contiennent sur nos missions.

## LETTRES D'AMÉRIQUE.

I.

Buenos-Ayres, 19 mai 1885.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Malgré la distance qui nous sépare, je ne puis oublier les bienfaits dont vous m'avez comblé, d'abord comme l'un de vos élèves, et ensuite comme Salésien. Votre souvenir m'a été souvent précieux dans les circonstances les plus pénibles de ma vie, pendant ma mission d'Amérique et particulièrement de la Patagonie. Je me suis sou-



venu de vous dans ma longue traversée, dans mon trajet à travers d'immenses déserts, en faisant l'ascension de montagnes d'une hauteur effrayante, en traitant avec des gens dont j'ignorais la langue. Je me rappelle avec reconnaissance la bénédiction que votre Révérence donnait à bord de la *Savoie*, en 1877, aux Salésiens et aux Sœurs, et des derniers signes d'adieu que vous nous faisiez avec votre mouchoir blanc, qu'à notre grand regret un promontoire déroba bientôt à notre vue. Depuis lors, par combien de vicissitudes j'ai dû passer! elles ont été telles, que si elles m'avaient été révélées d'abord, je crois qu'il m'eût été impossible de ne pas succomber sous un tel fardeau. Dans mes peines, ce qui, après Dieu, me reconfortait c'était la considération des péripéties par lesquelles vous-même, Dom Bosco, avez dû passer pour fonder l'Oratoire et la Congrégation Salésienne.

Toutefois, j'éprouve aussi une grande consolation à voir l'excellente marche de nos missions. Il y a peu de jours Dom Fagnano est arrivé de la Patagonie, et nous a apporté de bonnes nouvelles des Collèges que nous y possédons. Un bon nombre de jeunes Patagons reçoivent l'éducation des Salésiens, et les Sœurs instruisent également un nombre satisfaisant de jeunes filles. Nous éprouvons toutefois la vérité du proverbe, qui dit qu'il n'y a pas de roses sans épines, car les dettes de ces pauvres maisons se montent à douze mille écus; et s'il est vrai qu'avoir des dettes prouve que l'on a du crédit, nous n'avons qu'à nous féliciter de la bonne réputation dont nous jouissons auprès des banquiers et des entrepreneurs. L'église de la Boca est déjà passablement avancée; les ouvriers travaillent à mettre le toit. On ne peut nier que dom Bourlot ait fait là des merveilles. Cet aveu est sorti de la bouche de l'un des membres de la Commission, lequel affirmait que l'érection de cette église était due aux peines que s'était données son curé.

J'habite avec deux autres prêtres auprès d'une chapelle dédiée à la *Mère de Miséricorde*. Je dois ajouter qu'ici la Très-Sainte Vierge se montre vraiment, ce qu'elle est en effet, la Mère de Miséricorde, car c'est par milliers que les fidèles viennent, pendant le temps pascal, purifier leurs âmes dans le sang du divin Agneau Jésus, au moyen des saints Sacrements. — Cette église est bien pauvre, dit monseigneur Cagliero le jour de Pâques, pauvre de revenus et d'ornements, mais elle est riche de dévotion. — Tous les dimanches, une foule d'hommes et de jeunes-gens entourent deux et même trois confesseurs. Les trois confessionaux réservés aux femmes sont également très-fréquentés, et c'est pour nous une véritable peine de ne pouvoir entendre ces dernières dans les principales fêtes de l'année, à cause de la multitude d'hommes qui viennent se confesser. Il nous a même été impossible de confesser tous ceux qui se sont présentés pour le jour de Pâques, bien que nous fussions six confesseurs, et que nous soyons restés au saint tribunal la matinée toute entière. Dom Savio passa la semaine à la Plata, la nouvelle capitale de la

province, et nous a dit que le concours des Italiens à son confessionnal avait été considérable. En raison de la grande quantité d'Italiens qui émigrent dans cette république, il serait grandement nécessaire que de nombreux prêtres italiens vissent s'établir dans ces missions. Pour entendre les confessions, dans ces pays, avec profit pour les âmes, il ne suffit pas de savoir l'italien, mais il faut encore connaître les différents dialectes. Il est difficile que les prêtres argentins ou espagnols acquièrent cette connaissance; c'est déjà bien suffisant pour eux de s'appliquer à l'étude de la langue italienne, afin de pouvoir entendre les confessions de nos nationaux. Quelle bénédiction ce serait donc, si Dom Bosco pouvait envoyer un plus grand nombre de ses fils au milieu de ces peuples. Avec quelle joie ils seraient accueillis par tant d'âmes qui ne demandent qu'à se laisser guider dans la voie du salut éternel, mais ne trouvent personne qui comprenne leur langage. J'ai vu plus d'un de ceux qui en Europe négligent tous leurs devoirs religieux, tellement charmé d'entendre ici le dialecte de son pays sur les lèvres d'un prêtre salésien, qu'il lui semblait voir personnifiés en lui tout ce qu'il avait de plus cher au monde, père, mère, frères et amis, verser de douces larmes et, se rendant à la grâce de Dieu, devenir un bon chrétien.

Je trouve une preuve de ce que j'avance dans l'affluence des Italiens à nos églises. Monseigneur Cagliero vint le jour de l'Ascension célébrer la sainte Messe et donner la Confirmation dans notre chapelle dite des Italiens. Les communions furent très-nombreuses, il y en eut plus de trois cents à la seule Messe de Monseigneur. Cent cinquante personnes furent confirmées.

Monseigneur, en voyant une telle multitude si pieuse, ne put contenir son zèle et fit deux exhortations, comme son éloquence sait en produire quand son cœur est ému. Il prêcha le soir sur le mystère de ce jour, dépeignant avec des expressions chaleureuses les motifs qui doivent exciter les chrétiens à élever leurs cœurs vers le ciel, où, comme dit St.-Paul, sont les véritables joies, que Jésus-Christ nous a acquises par sa mort glorieuse. Plus tard Monseigneur assista à la réunion de la Confrérie. Les confrères enthousiasmés de la présence de leur cher Evêque, décidèrent de faire une quête pour ériger dans cette chapelle un autel plus digne de l'adorable victime qui s'y immole chaque jour. La somme recueillie en cette seule soirée monta à 4500 francs. *Deo gratias!*

Que me reste-t-il à vous dire? J'espère que cette feuille vous arrivera en temps pour vous souhaiter un beau jour de fête, jour heureux dont notre cœur désire le retour pendant de nombreuses années encore. Je voudrais, en cette occasion, vous offrir quelque cadeau comme tribut et gage de mon affection, mais comment ferai-je ne possédant rien? Si vous voulez bien me le permettre, je vous rappellerai les milliers d'Indiens que vos fils ont déjà baptisés depuis plusieurs années en Patagonie, parmi lesquels plusieurs centaines de petits innocents ont pris leur vol vers le ciel et



se souviendront éternellement de vous dans la gloire devant le trône de Dieu, comme étant la cause du bonheur dont ils ont pris possession. Ce sera pour votre cœur paternel un motif de grande consolation, de penser que le bon Dieu a déjà commencé à couronner vos sacrifices au moyen des missions de la Patagonie.

Avant de terminer, je vous prie d'agréer de nouveau les souhaits que je forme pour votre bonheur, et, en vous demandant humblement votre paternelle bénédiction, je vous promets de consacrer toutes mes forces au bien des âmes et au progrès de notre sainte religion, sans oublier ma propre sanctification.

Si vous avez l'occasion de voir ma chère mère, saluez-la de la part de celui qui se dit de tout son cœur.

*Votre très-humble et très-affectionné fils*

DOMINIQUE MILANESIO, prêtre.

## II.

Saint Nicolas de los Arroyos, 1 juin 1885.

TRÈS-RÉVÉREND ET TRÈS-AIMÉ PÈRE,

En union avec mes confrères de ces terres lointaines, je viens vous exprimer mon affection et mon dévouement, et vous souhaiter de toute l'ardeur de mon âme une bonne et heureuse fête, suivie de beaucoup d'autres encore. Oui, cher et bien-aimé Père, les vœux les plus ardents qu'un fils puisse faire pour un père chéri, je les fais pour vous. Que le Seigneur vous comble de ses plus douces bénédictions! Telle est la prière qui sort spontanément et bien souvent de mes lèvres, comme aussi, sans aucun doute, de celles de tous vos nombreux enfants spirituels.

Vous serez heureux d'apprendre, cher Père, que je me trouve très-bien ici, tout heureux de ma vocation et de l'espérance d'y persévérer avec la grâce du Seigneur. Je n'ai garde d'oublier à qui, après Dieu, je dois une telle faveur, une si grande félicité.

Je voudrais, bien cher Père, pouvoir vous exprimer toute la reconnaissance dont je me sens animé envers vous; mais, en vérité, les paroles me manquent. J'espère vous la prouver d'une autre façon, je veux dire par les faits, en m'efforçant de me montrer digne d'être votre fils, un vrai Salésien. Et puis dans le ciel je vous remercierai bien mieux de tout ce que vous avez fait pour moi; et le bon Dieu et notre Sainte Mère la Vierge bénie sauront vous récompenser largement.

La légère connaissance que j'ai de la langue française m'est bien précieuse ici, et la langue anglaise encore plus.

Nous avons dans notre Collège 15 étudiants de plus que l'année dernière, et ils sont tous mes compatriotes (irlandais); il n'y seraient certainement pas venus, s'ils n'avaient trouvé un irlandais parmi les Salésiens. Ils sont tous d'un caractère si doux et si docile, que c'est un véritable plaisir de faire leur éducation. Ils sont la conso-

lation de leurs supérieurs, le bon exemple et l'édification de leurs condisciples. Nous avons le ferme espoir de voir leur nombre doublé l'année prochaine; ils seront alors plus nombreux que les enfants mêmes du pays, ce sera donc avec juste raison que notre établissement pourra mériter le nom de *Collège Irlandais-Argentin*, que nous avons déjà pensé de lui donner.

Si nous avions un nombre suffisant de professeurs, nous pourrions ouvrir un Collège ou Séminaire à part, destiné exclusivement aux Irlandais. C'est le désir le plus ardent de ces braves gens: il en a même été déjà question, ils sont tout disposés à nous fournir une belle maison.

Je croyais, cher Père, que l'un de mes compagnons vous avait fait le plaisir de vous envoyer une relation de la fête que nous avons célébrée ici en l'honneur de l'Apôtre de l'Irlande. Dom Tomatis, notre directeur, en avait exprimé le désir; mais il paraît que celui qui en avait été chargé en a été empêché par ses occupations. Dom Tomatis, dom Durando et trois abbés, au nombre desquels votre humble serviteur, sont allés à une colonie irlandaise distante d'environ 30 kilomètres de Saint Nicolas, chanter la Messe de Marie Auxiliatrice, à la grande satisfaction des colons, qui furent ensuite transportés par l'éloquence avec laquelle notre Directeur fit le panégyrique de leur saint Patron. Ce discours fort remarquable a été publié par le *Journal Catholique Anglais*, que reçoivent tous les Irlandais résidant ici; par conséquent chacun d'eux aura pu le lire et l'admirer.

Dom Rabagliati, accompagné de D. Ange Piccono et de moi, a donné une petite mission ces jours derniers à une autre colonie irlandaise. Nous espérons, avec la grâce du Seigneur, que quelques-uns de nos élèves deviendront nos confrères dans la Congrégation Salésienne; ils réaliseraient ainsi le plus cher désir de leurs parents.

J'aurais encore bien des choses intéressantes à vous dire, cher Père, tant au sujet de cette maison que sur notre Mission; mais j'en laisse la charge à des plumes plus habiles que la mienne, et je me contente pour le moment de cette courte lettre écrite à la hâte, heureux de pouvoir me dire, très-cher et bien-aimé Père,

*Votre très-affectionné fils en N.-S.*

L'abbé PATRICE O'GRADY.

---

## LE CARDINAL NINA.

Le trois août, à 9 h. 1/2 du matin, avait lieu dans l'église de Marie Auxiliatrice à Turin un service solennel pour le repos de l'âme du très-regretté et éminentissime cardinal Laurent Nina. Son Éminence le Cardinal-Archevêque Gaétan Alimonda assistait pontificalement. L'émouvante cérémonie était rehaussée, tant par les décorations que par les chants des jeunes gens de l'Oratoire, et par les cinq absoutes faites autour du cata-



falque. C'était un juste tribut de reconnaissance que la pieuse Société Salésienne rendait à Celui qui avait été son Protecteur et son bienfaiteur insigne.

Son Éminence mourait à Rome le dimanche 26 juillet à 10 h. 14 du soir. Il avait soixante treize ans, et était Cardinal depuis huit ans. Parmi les Cardinaux, il se fit remarquer par sa science et sa prudence, ainsi que par l'habileté peu commune avec laquelle il gouverna, dans les temps malheureux que nous traversons.

Né à Recanati le 12 mai 1812 d'une honorable famille bourgeoise, il montra dès son enfance une intelligence précoce qui fit concevoir les plus belles espérances. Il fit toutes ses études au Séminaire de sa ville natale, et les termina à l'Université de Rome, où il obtint le grade de docteur en théologie sacrée et en droit. Il fut ordonné prêtre à l'âge vingt-trois ans.

Il avait à Rome un oncle, le chanoine D. Jean Nina, curé de Saint Laurent de Damas. Il vécut près de lui, l'aidant dans sa tâche si laborieuse du soin des âmes, et lui prêta son assistance particulièrement pendant le choléra de 1837 qui ravageait alors la ville de Rome; atteint lui-même par le terrible fléau il put, grâce à Dieu, s'en tirer sain et sauf.

Il fut nommé ensuite secrétaire du S. Tribunal de la Rote avec Monseigneur De Pietro, ensuite auditeur de monseigneur d'Andrea, secrétaire du Concile; puis auditeur et conseiller de Son Éminence le cardinal Amat, et enfin substitut de la Sacrée Congrégation du Concile; ce fut pendant l'exercice de cette charge qu'il prit une grande part au concordat conclu entre le Saint Siège et l'empire d'Autriche.

En 1867, de la basilique de Saint Laurent de Damas, où monseigneur Nina était chanoine, Sa Sainteté Pie IX, de sainte mémoire le transféra comme chanoine encore dans la basilique de Saint Pierre, tout en l'élevant aux hautes fonctions d'assesseur du Saint-Office, fonctions dans lesquelles il fut maintenu jusqu'en 1877. Ce fut dans le Consistoire du 12 mars qu'il fut créé Cardinal-Diacre du titre de S. Ange in Pescheria; puis le 28 février 1879, il passa au titre de Sainte Marie in Trastevere et fut inscrit dans l'ordre des prêtres.

Notre Saint Père le Pape Pie IX étant mort, le nouveau Pontife Léon XIII eut en Son Éminence le cardinal Nina la même confiance et lui en donna un témoignage signalé, en l'appelant, à la mort du cardinal Franchi, à la charge importante de secrétaire d'État, charge qu'il exerça pendant quatre ans.

Le Cardinal que nous pleurons était présentement Préfet de la Congrégation du Concile, de celle pour la Révision des Conciles provinciaux et de celle de l'Immunité.

Il faisait aussi partie de la Congrégation de la S. Inquisition Romaine et universelle, de celle de l'État des Réguliers, de la Propagande, des affaires du Rite Oriental, des Cérémonies, de la Lauretane, des affaires ecclésiastiques extraordinaires et des études.

Il était protecteur de l'abbaye de Grottaferata, de la Congrégation Salésienne, du Monastère de Sainte Catherine de Fumari, des Oblates du Saint Enfant Jésus et des Confréries du Saint Sépulchre in Macerata, de l'Immaculée Conception et de Saint Roch in Norma.

Doué d'une grande perspicacité, le cardinal Nina avait un caractère d'une extrême douceur, sa courtoisie était remarquable. Généreux sans ostentation, il ne refusait jamais ni l'aumône, ni les conseils à qui venait les lui demander. Il avait un cœur excellent, comme le prouve son testament, dans lequel il se souvient de ses amis, en leur laissant quelque chose à chacun, et dans lequel il nomme cohéritiers de sa modeste fortune ses familiers et ses neveux.

Chaque année, le jour de la fête de l'Assomption, il faisait un riche et utile cadeau à la basilique de Sainte Marie in Trastevere; cette année encore il avait commandé un magnifique lutrin en argent et métal doré, avec emblèmes et ornementation du meilleur goût, auquel on met en ce moment la dernière main chez l'artiste Pierre Paci.

Depuis longtemps déjà sa santé déclinait, cependant rien ne faisait prévoir une fin si prochaine. Avant de mourir il reçut avec tranquillité les consolations de la religion, assisté jusqu'à son dernier soupir par les Illustrissimes et Révérendissimes Messeigneurs Bataglini et Petacci, et par les Révérends Prélats Gessi, Gustave Persiani et César Taggiasco, lequel était son ami d'enfance.

Suivant ses volontés dernières, sa dépouille mortelle, accompagnée d'une manière toute privée à la basilique de Sainte Marie in Trastevere, après la cérémonie religieuse, fut transportée de là au cimetière Verano.

---

## MONSEIGNEUR HASLEY

Archevêque de Cambrai à l'Orphelinat St. Gabriel à Lille.

BIEN CHER DOM BOSCO,

Sachant tout l'intérêt que vous portez à notre maison de Lille et à tout ce qui nous rend heureux, je vous écris ces quelques lignes sur la visite que monseigneur Hasley, le nouvel archevêque de Cambrai, a daigné faire à l'Orphelinat.

Dès son arrivée dans son nouveau diocèse, notre bien-aimé Pasteur avait su gagner toute notre affection et toute notre gratitude, en nous promettant d'aller nous voir à une date très-prochaine, malgré le grand nombre de paroisses, communautés, établissements et maisons de charité qui l'attendaient avec impatience et se disputaient la joie de le posséder. C'est le 22 juillet que nous devons avoir ce bonheur si envié.

Dès le matin de ce jour, tous les enfants, grands et petits, s'ingéniaient de leur mieux pour rendre notre pauvre maison moins indigne de l'hôte illustre qu'elle devait recevoir. C'était merveille de voir l'activité que chacun déployait. Les uns prenaient plaisir à faire flotter au gré du vent



des drapeaux et des étendards aux teintes les plus variées. Les autres, plus favorisés des Muses, peignaient sur le carton ou la toile différents décors aux brillantes couleurs. D'autres, et ceux-là étaient bien nombreux, transformaient en salle de réception le grand réfectoire orné pour la circonstance. Aussi, dans cette salle, pas une fenêtre qui n'ait reçu sa tenture, pas une arcade qui ne se soit vue enjolivée de festons, et n'ait gracieusement encadré dans ses contours les blasons de Monseigneur ou des inscriptions en son honneur. Il va sans dire que la bonté ordinaire de nos bienfaiteurs et bienfaitrices nous est venue en aide pour décorer notre salle, et nous fournir les choses un peu luxueuses nécessaires en pareille occasion.

Toute la matinée et l'après-midi s'étaient passés à terminer les préparatifs de notre fête, et déjà le soleil commençait à disparaître à l'occident, quand un cri d'allégresse, aussitôt répété par les voix de tous, acclama l'arrivée de Monseigneur. En effet, Sa Grandeur venait d'entrer au salon pour s'entretenir quelques instants avec les Dames du Vestiaire et les messieurs de la Société Civile dont l'inépuisable charité nous soutient tout en nous honorant. Mais notre bien-aimé Pasteur ne tarda pas à paraître parmi nos enfants et mettre un terme à leur impatience ; car, après quelques minutes d'attente, il arrivait dans la grande salle, salué par de chaleureux applaudissements, et prenait place sur l'estrade pendant que nos musiciens exécutaient les meilleurs morceaux de leur répertoire.

Monseigneur était entouré d'un bon nombre de nos bienfaiteurs, ecclésiastiques et laïques, généreux apôtres qui accomplissent à la lettre ce précepte de la charité : en quelque ville que vous portiez vos pas, prenez soin des malheureux qui s'y trouvent. La couronne qu'ils formaient en ce moment autour de notre Chef et Pontife nous rappelait cette union étroite, dont la Sainte Écriture nous parle avec éloge, de Judas Machabée et des siens, de Mathathias et de ses fils qui, pour combattre les bons combats, restèrent toujours constants dans leur foi, et toujours inébranlables dans leur constance, malgré la défection de beaucoup en Israël.

Mais, après avoir parlé de nos bienfaiteurs, pourrions-nous garder le silence sur nos chères bienfaitrices toujours si empressées à nous faire du bien. Certes, les bénédictions et l'amitié de Dieu leur étaient depuis longtemps acquises ; car le Seigneur chérit tous ceux qui, comme elles, donnent aux pauvres avec si bonne grâce : *Hilarem enim datorem diligit Dominus*, et il bénit ceux qui comprennent aussi bien les besoins de la pauvreté et de l'indigence, puisqu'il est dit : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem*. Mais en ce beau jour, sur la convocation de madame Houzé de l'Aulnoit, présidente de l'Œuvre du Vestiaire, elles étaient venues à l'Orphelinat pour partager à bon droit avec nous les bénédictions données par le Père du diocèse à un asile où tout rappelle leur charité. Et nous ne nous étonnions pas de les voir si heureuses ; car l'Esprit Saint recommande la joie aux miséricordieux dont

les noms sont inscrits dans le ciel, sur le livre d'or de la charité : *Gaudete... quod nomina vestra scripta sint in coelis*.

Mais où m'égarer le plaisir de parler de nos bienfaiteurs ? Aussi bien, louer leurs vertus n'est-ce pas aussi blesser leur modestie ? Je reviens donc à l'exposé rapide de notre fête.

En réponse à un petit compliment adressé par l'un de nos enfants pour le remercier de sa bonne visite, lui exprimer les sentiments de notre filiale affection et demander pour tous ses paternelles bénédictions, notre bien-aimé Pasteur a su donner à chacun un mot d'encouragement et d'affection, et aux enfants de Dom Bosco afin que, par une fidèle correspondance à la grâce de Dieu et aux soins de leurs maîtres, ils se préparent pour cette vie et pour l'autre un heureux avenir, et à tous nos bienfaiteurs et bienfaitrices qui se montrent si assidus à nous faire du bien, qui mettent tant de délicatesse et de prévenance pour nous prodiguer leurs soins de chaque jour, et qui, par leurs œuvres éclatantes de charité réjouissent ici-bas le cœur de la Sainte Église, notre Mère, tout en méritant les complaisances du Père des pauvres et des orphelins.

Après nous avoir ainsi encouragés par ses paroles, Monseigneur nous a tous bénis, bienfaiteurs et protégés ; il s'est rendu ensuite à la chapelle pour prier Dieu de ratifier la bénédiction qu'il venait de nous donner.

En quittant le saint lieu, Sa Grandeur a daigné visiter les ateliers, disant partout combien il admirait et aimait les œuvres de Dom Bosco, et nous engageant à poursuivre notre tâche avec ardeur.

On doit penser qu'après avoir reçu de notre Archevêque de telles marques de bonté et de sollicitude, nous n'avons pu sans regrets le voir s'éloigner de nous. Toutefois nous nous consolions à la pensée que les bénédictions de notre bien-aimé Pasteur nous aideront à l'avenir à nous fortifier et nous affermir dans le bien ; car, nous dit la Sainte Écriture : « La bénédiction du père donne aux maisons des fils bonheur et stabilité. » *Benedictio patris confirmat domos filiorum*.

Et si je vous écris toutes ces choses, bien-cher Dom Bosco, c'est afin que vous vous réjouissiez avec nous et nous aidiez à acquitter la dette de notre reconnaissance envers le bon Dieu puisqu'il nous a donné un si beau jour.

Oh ! bien cher Dom Bosco, gardez bien profondément dans votre cœur le souvenir de vos enfants de Lille qui vous aiment tant, et se sentent si bien disposés à faire le bien et à aimer Dieu au souvenir qu'il sont vos enfants, et que tel est le désir et l'unique souci de leur père bien-aimé. Priez beaucoup pour eux afin qu'ils restent toujours dignes de vous et de la Providence qui les protège si visiblement. Et de plus, nous vous le disons avec de vives instances, priez pour les personnes nombreuses qui aiment vos enfants de Lille, leur portent le plus vif intérêt et font même de généreux sacrifices pour leur venir en aide. Sans cesse elles viennent nous trouver pour solliciter le secours de vos prières. Oh ! que vos



bonnes prières leur obtiennent du Seigneur toutes les grâces qu'elles demandent par votre entremise!

Et n'oubliez pas non plus

*Votre très-humble et très-affectionné fils en N. S.*

J. BOLOGNE.

Directeur de l'Orphelinat St. Gabriel — Lille.

## GRACES DE MARIE AUXILIATRICE.

### I.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE D. BOSCO,

Vive et vive à jamais Marie Auxiliatrice ! Tel est le cri qui s'échappe de mes lèvres. Vraiment, c'est bien Marie Auxiliatrice qui nous a accordé cette faveur. Lorsque j'ai reçu votre lettre qui m'assurait que vous feriez prier à mon intention, mon neveu avait complètement perdu la vue et la phthisie menaçait d'emporter ma belle-sœur. Mais à l'honneur de Marie, et pour la consolation de tous ses serviteurs dévoués, je dois déclarer ici que les prières qui lui ont été adressées pour nous ont été exaucées, car mon neveu a recouvré la vue et ma belle-sœur la santé.

Mon neveu était abandonné par les médecins ; en effet ces derniers avaient déclaré l'impuissance de leur art pour opérer sa guérison. Ses parents plongés dans la plus profonde douleur s'étaient décidés à le retirer de l'hôpital, où ils l'avaient placé pour le conduire à Milan, où ils voulaient tenter encore une fois la chance d'une opération. Or, le 23 mai, veille de la fête de Marie Auxiliatrice, et le jour même où j'avais envoyé à l'Oratoire ma lettre pour recommander à Marie cet enfant et ma belle-sœur, vers 7 heures 1/2 du matin, j'allai à l'hôpital avec mon beau-frère pour prendre l'enfant et le conduire à Milan.

A peine entrés dans la salle de l'hôpital, les malades placés près du lit de mon neveu nous crient : « Maintenant il y voit, il y voit maintenant. »

Tout ému, et fort bouleversé, je m'avance vers le pauvre enfant tout joyeux de me voir, et le regardant quelque temps dans les yeux, silencieux et muet, je m'écrie aussi : « Oh ! Henri, est-il vrai, bien vrai que tu y vois ? »

— Oui, oui, j'y vois, me répond-il avec joie. Et l'ayant fait habiller, je le prends par la main, et déjà nous sortions de la salle, lorsqu'un médecin et un infirmier accompagnés par une sœur se présentent.

Cette dernière se tournant vers le médecin, lui dit : M. le docteur, cet enfant y voit maintenant ; vous savez dans quel état il était ces jours passés ; eh bien, hier matin il s'est tout-à-coup dressé sur son lit en criant : j'y vois, j'y vois. Nous pensions qu'il rêvait ou qu'il voulait plaisanter, et nous fîmes passer devant ses yeux plusieurs objets assez petits, mais à notre grand étonnement, il nous les désignait tous avec exactitude. Et le médecin stupéfait, après avoir attentivement

examiné les yeux de l'enfant, le déclara complètement guéri.

Je vous laisse à penser avec quelle joie je l'ai reconduit à la maison, mais quelle joie plus grande encore n'éprouvai-je pas lorsque trois jours après je vis entrer chez moi ma belle-sœur.

— Comment, lui dis-je, vous ici ? — Mais oui, certainement, c'est bien moi, me répondit-elle. La Sainte Vierge vient de m'accorder une faveur. La toux si opiniâtre qui m'épuisait a totalement cessé, je ne sens plus aucune douleur ; la fièvre qui ne me quittait plus s'en est allée ; cette nuit j'ai parfaitement dormi et maintenant j'ai faim. Il faut donc penser à la manière de témoigner notre reconnaissance à Marie.

Telles sont, en toute simplicité, les deux grâces que je viens vous exposer ; et n'ai-je pas raison de crier : Vive et vive à jamais Marie Auxiliatrice !

Je viens donc vous remercier de vos prières et de votre bénédiction. Que Dieu vous conserve encore longtemps pour le bien que vous faites à tant d'enfants recueillis dans vos Oratoires. Et veuillez agréer l'offrande promise à la Sainte Vierge, pour qu'elle daigne nous accorder encore d'autres grâces spirituelles, dont nous voyons un gage dans celle qu'Elle vient de nous accorder, et qui dans ce moment nous cause tant de joie.

28 juin 1835.

B. STEFANAZZI.

### II.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Depuis quelques mois, par la volonté divine, je suis curé de Cunico, petit pays situé tout près de Cocconato, patrie, comme vous le savez, de monseigneur Galetti et du théologien Monti.

Depuis sept ans environ, ce village est ruiné par la grêle, les années ont toujours été mauvaises, la population réduite à arracher les vignes et à en labourer le sol, ne boit plus que de l'eau, et, par conséquent, émigre en grande partie.

J'ai trouvé ces pauvres habitants tellement accablés sous le poids de leur infortune qu'ils désespéraient de la Providence ; mais comme dès ma plus tendre enfance on a su m'inspirer la dévotion envers la Très-Sainte Vierge Marie notre bonne Mère, et comme vous m'avez appris à recourir sans cesse dans tous les besoins à Marie Auxiliatrice, je les ai engagés et même poussés, à mettre aussi toute leur confiance en Elle.

A cet effet, nous avons célébré le mois de mai avec toute la splendeur possible, et, le mois terminé, nous avons fait le vœu suivant :

Nous promettons de ne plus blasphémer, de sanctifier les jours de fête, de faire une souscription publique pour l'Église, à payer en cinq ans par parties égales, et d'envoyer chaque année la dixième de cette somme à l'église de Marie Auxiliatrice de Turin, en nous réservant, après les cinq années, de publier la grâce obtenue, et d'envoyer une députation remercier Marie dans son Sanctuaire.



Que Marie Auxiliatrice est bonne ! Vers la fin du mois de mai, voilà que le beau temps commence, les foins abondent, les grains foisonnent ; le soleil et la pluie viennent tour à tour en temps opportun. La population put oublier ainsi la douleur accablante des années précédentes, et toute joyeuse se mit à chanter jour et nuit les louanges de Marie; les chansons profanes sont bannies du milieu d'eux, et lorsque je sors dans la campagne j'ai la consolation d'entendre des troupes entières de moissonneurs chanter des cantiques commençant par ces mots : *Solchiamo un mar infido...* nous voguons sur une mer orageuse ; *Maria che dolce nome...* quel doux nom que celui de Marie, etc.

Nous ne saurions assez remercier cette bonne Mère ! Ces jours derniers encore nous demandions la pluie pour le maïs et les haricots, et voilà qu'une neuvaine à Notre-Dame, et une Messe chantée en l'honneur de Notre-Dame du Mont-Carmel nous l'obtiennent à point. Daignez ratifier au nom de Marie le vœu que nous avons fait, et vous souvenir de nous dans les prières que vous lui adresserez avec vos enfants de l'Oratoire.

Je prie Dieu de vous combler de ses biens, et en réclamant votre paternelle bénédiction, je vous baise la main et me dis votre fils dévoué

DOMINIQUE GRIVA, curé.

## LA DISTRIBUTION DES PRIX

à l'Orphelinat Saint Gabriel de Lille.

A l'Orphelinat Saint Gabriel de Lille, le 23 août était pour les enfants de Dom Bosco un jour impatientement attendu ; car, beaucoup devaient recevoir les prix et récompenses mérités pour leurs efforts persévérants pendant toute une année.

Une salle avait été appropriée pour la circonstance et décorée avec goût pour les plus habiles des enfants : toutefois le local est toujours trop étroit en pareilles occasions pour contenir le grand nombre de personnes, bienfaiteurs, bienfaitrices et parents qui se rendent à l'Orphelinat pour témoigner à divers titres le vif intérêt qu'ils portent aux petits orphelins.

A cinq heures et demie, M<sup>r</sup> le Curé de la paroisse St. Pierre et St. Paul arrivait parmi les enfants, salué par les applaudissements de tous et les joyeux accords des musiciens : il était accompagné de son vénérable prédécesseur, du Provincial des RR. PP. Camilliens et de M. le chanoine Hollebecque, supérieur du beau collège de Marquen-Barœul. Quand ces messieurs eurent pris place sur l'estrade, l'un des aînés de la famille, celui que les suffrages unanimes de ses compagnons avaient proclamé le plus digne du prix d'honneur, lut un petit compliment au vénéré pasteur, pour lui souhaiter la bienvenue et le remercier de la nouvelle marque de sollicitude qu'il daignait accorder à l'Orphelinat, en venant présider cette petite fête.

En réponse, M. le Curé dit combien il était toujours heureux de se trouver parmi ses enfants, il les engagea à bien profiter du temps pour acquérir la vertu, la science et la parfaite connaissance de leur état ; il leur recommanda de plus de se montrer bien reconnaissants envers la divine Providence qui les a choisis entre mille et leur a envoyé, grâce aux soins et au zèle du bien cher Dom Bosco, des maîtres dévoués pour leur faire du bien.

Après le discours de M. le Curé, les enfants ont joué avec beaucoup de naturel et d'entrain plusieurs petites pièces ou morceaux comiques, qui ont été vivement applaudis.

Mais hâtons-nous de parler de l'objet principal de la séance, de la distribution des prix. Depuis longtemps déjà les regards curieux des enfants se promenaient avec anxiété tout autour de la salle, plongeaient dans tous les coins et recoins pour voir les prix annoncés ; mais toutes les recherches demeuraient inutiles, et leurs yeux ne rencontraient que de nombreux diplômes d'honneur, témoins commémoratifs de médailles d'argent, de vermeil et de bronze, obtenus antérieurement à l'exposition établie à Lille, pour les différents ouvrages sortis des ateliers ou patronages catholiques des départements du Nord et du Pas-de-Calais.

Tous les enfants étaient donc très-intrigués de l'absence des prix. Ils craignaient déjà que les récompenses fussent rares et peu brillantes, sous prétexte que la caisse de l'Orphelinat ne connaît pas trop le poids des finances. Bref, que ne disaient pas tous ces petits drôles, à la langue bien déliée, qui péchaient presque par ingratitude, en oubliant qu'ils ont des bienfaiteurs et bienfaitrices toujours empressés à leur faire du bien, et sachant aussi trouver les moyens les plus heureux pour leur donner, avec une délicatesse exquise, de nouveaux témoignages de leur inépuisable charité ? Aussi quelle ne fut pas leur surprise, peu de temps après, en voyant la table des prix chargée des objets les plus divers et les plus beaux, que les coopérateurs et coopératrices de la maison leur envoyaient généreusement, comme récompense de leur travail et de leur bonne conduite. De ces objets, il y en avait pour tous les âges, pour tous les métiers et pour tous les goûts ! Ainsi, près des jouets les plus charmants, des cahiers de peinture, des belles boîtes de couleur, des livres amusants destinés aux écoliers, on voyait de beaux albums de dessin, de magnifiques livres illustrés sur l'histoire naturelle, la géographie pittoresque, les découvertes de la science, les grands faits de notre histoire de France — puis, des boîtes de compas et de pastels, des buvards, des plumiers, de riches étuis pour fournitures de bureau, des compo-teurs, des mètres etc.... etc.... — Outre ces objets, il y en avait d'autres d'une nature toute différente, tels que mouchoirs, cravates, foulards en soie. Mais ce qui excitait au plus haut degré la convoitise de tous les enfants, c'était un petit objet, le plus petit de tous, précieusement enfermé dans une jolie boîte, et qui révélait de lui-même sa valeur par son tic-tac harmonieux et régulier. Il n'est plus besoin de dire que c'était une mon-



tre ! Et quel enfant ne désire pas une montre ! Enfin, pour ne pas énumérer toutes les récompenses dont la liste serait bien trop longue, mentionnons un beau parapluie donné à l'aîné de la famille qui a pris cette année son glorieux titre de citoyen français. En attendant que l'enrôlement militaire le mette plus ou moins bien à l'abri sous la capote de soldat, il pourra avec avantage se servir de son parapluie dans ses promenades sous le ciel pluvieux du Nord.

Après la distribution des récompenses, M. le Curé s'est de nouveau adressé aux enfants pour leur redire des paroles d'encouragement et de paternelle affection. Ensuite tout le monde s'est retiré dans la cour pour mieux admirer les prix et objets divers obtenus par les heureux de la petite fête. En voyant le travail et la bonne conduite si bien couronnée, les enfants ne manquèrent pas de prendre de bonnes résolutions pour la nouvelle année, et ils n'eurent tous qu'une seule voix et un seul cœur pour bénir et remercier leurs chers bienfaiteurs et bienfaitrices qui s'étaient, encore une fois, montrés si généreux pour leur faire du bien.

*Un témoin.*

## LE SÉNATEUR AUGUSTE VERA

### ou la liberté de mourir chrétiennement.

Un certain nombre de journaux de la révolution ont jeté les hauts cris en apprenant la mort chrétienne du sénateur Auguste Vera, professeur de philosophie à l'Université de Naples. Nous publions plus loin le récit que fait la *Discussion*, journal de cette ville, de la visite rendue à l'illustre défunt par l'éminentissime cardinal-archevêque Guillaume Sanfelice.

Notons en passant que ces journaux blessent la justice et se montrent bien éloignés de ces sentiments, nous ne dirons pas de charité, mais de philanthropie, qu'ils ont toujours sur les lèvres.

« Désormais nos lecteurs savent ce qu'a été Auguste Vera : une magnifique intelligence égarée dans ses études sur la recherche de la vérité. Celle-ci brilla à ses yeux avant sa mort, et il l'accueillit avec transports, trouvant dans la science du Crucifix ce qu'il avait vainement cherché dans les lourds volumes de la philosophie germanique. Né à Amelia dans l'Ombrie en 1813, il commença sa carrière littéraire en France, et dès les premières années de son séjour, on put reconnaître que les doctrines de Hegel lui étaient familières ; il s'associa, comme le remarque le Père Previti, dans son savant ouvrage *De la décadence de l'esprit italien*, avec Bertrand Spaventa, prêtre détroqué des provinces napolitaines « pour accomplir l'œuvre de la transformation allemande de l'esprit italien. »

« Ce fut une période douloureuse et bien longue que celle-là dans l'histoire de la philosophie italienne. Vincent Gioberti élevait la voix contre le germanisme philosophique de Spaventa, et louait

les Allemands pour « leurs mérites dans plusieurs branches du savoir, » mais il ajoutait : « Je dirai franchement qu'à mes yeux les Allemands ne sont pas en état d'être des maîtres de religion et de philosophie ; et cela, parce qu'ils n'ont plus ni l'une ni l'autre. Ils ont perdu leurs croyances religieuses en vertu de la logique, et par le fait même, ils ont réduit la philosophie à l'état où nous la voyons aujourd'hui. La philosophie n'est possible qu'à la condition que la religion lui serve de fondement et de défense ; l'une est la base et l'autre le toit de l'édifice : or, Luther, par sa rébellion, a arraché les fondements. » Gioberti était l'homme des grandes contradictions, et, après avoir écrit ces paroles, il s'employa lui-même de toutes ses forces à inoculer à l'Italie le venin des doctrines allemandes.

« Vera déploya un fanatisme incroyable dans la propagation des doctrines de Hegel. En 1860, la révolution triomphante le rappelait en Italie, et Térence Mamiani, ministre de l'instruction publique, lui confiait une chaire de philosophie à l'Académie philosophico-littéraire de Milan ; l'année suivante il était transféré à Naples, où pendant cinq lustres il n'écrivit pas un livre, ne dicta pas un article, ne proféra pas une parole, dont Hegel ne fût le sujet. Il servait parfaitement les visées de la révolution qui l'avait appelé en Italie pour détruire et non pour édifier ; pour empoisonner et non pas pour prémunir l'imprévoyante jeunesse des séductions des modernes sophistes. C'est à lui, il faut bien le redire, que nous devons cette inondation de philosophie hégélienne qui envahit nos lycées et nos écoles.

« Mais au moment de la mort, à quoi servent les bizarreries sur lesquelles s'appuie toute la doctrine du philosophe de Stuttgart ? On connaît les belles paroles que Théodore Jouffroy écrivit à la louange du catéchisme catholique, quand il démontre que ce petit livre, objet des études des premières années de notre vie intellectuelle, a des réponses pour certaines questions, devant lesquelles la plus audacieuse philosophie du siècle est réduite au silence. Et cette insuffisance de la science humaine à l'approche de l'éternité, Auguste Vera en eut le sentiment, puisqu'il confessait au cardinal Sanfelice son ignorance dans l'ordre surnaturel. Et parce qu'il accueillit en ami la bonne nouvelle de la véritable science qui est greffée sur la doctrine catholique, qui commence au Verbe fait chair, et humilia son intelligence devant le Crucifix, on s'en va criant à l'intolérance, répétant des déclamations cent fois mises au rebut et des calomnies surannées ! Mais ces journaux, autrefois avocats si zélés de la liberté la plus effrénée, n'ont-ils donc pas le moindre sentiment de leur contradiction ? après avoir laissé à l'homme pleine et entière faculté de corrompre son esprit et son cœur, auraient-ils la prétention de lui refuser la liberté de s'amender et de revenir à de meilleurs sentiments ?

« Nous laissons à d'autres le soin de discuter s'il est juste d'accorder la liberté à l'erreur, de la laisser se propager, mais l'idée même de liberté implique celle de déterminer son propre



choix entre deux choses contraires. Mais la Révolution est aveuglée par sa haine contre l'Église et contre Dieu : et, après avoir exalté l'homme jusqu'au mépris de Dieu, elle réduit ce même homme à une condition bien inférieure à celle dans laquelle l'a placé Dieu, son Créateur et son Rédempteur. C'est pourquoi, après avoir prêché la liberté de toutes les façons, la Révolution refuse à l'homme la liberté, qui l'honore hautement, de revenir sur ses jugements, de renoncer à d'anciennes erreurs, de professer la doctrine de la vérité, confirmée par la Révélation, proposée par l'Église, de vivre et de mourir chrétiennement. En vérité, il serait impossible d'imaginer pire tyrannie.

« Dans sa campagne contre la liberté de mourir chrétiennement, la Révolution fait une œuvre de cruauté inhumaine. Quand disparaissent les illusions de la vie, quand on commence à apprécier les choses de ce monde à leur véritable valeur, les jugements du monde sont bien loin alors de satisfaire notre cœur. Pourquoi enlever à l'âme les suprêmes consolations de la vie chrétienne, pourquoi vouloir l'empêcher de renier ses erreurs passées, et de rendre hommage à Dieu, la vérité infinie et l'éternelle justice ? Oh ! que la Révolution est injuste et cruelle ! Pour nous, maintenant que la tombe s'est refermée sur Auguste Vera, nous ne voulons plus nous souvenir du mal qu'il a fait à notre jeunesse par ses enseignements, du tort qu'il a causé à l'Église, dans le sein de laquelle il était né, et dont pendant quarante ans il sembla ignorer les doctrines et les lois ; ni des dommages qu'il a causés à notre patrie, en violant ses anciennes traditions catholiques et scientifiques. Mais nous serons heureux de nous rappeler comment il a rétracté ses erreurs, et comment il est mort plein de confiance en la divine miséricorde. Dieu veuille que tous ceux qui ont suivi ses aberrations l'imitent dans son retour à la vérité. » Ainsi parle l'*Unità Cattolica* dont nous avons traduit les paroles.

### Auguste Vera et le Cardinal-Archevêque de Naples.

« De même que nous éprouvons une douleur profonde, écrit la *Discussion* de Naples, lorsque nous apprenons la fin malheureuse de tant d'infortunés qui, après une vie passée loin de Dieu dans la haine de l'Église, terminent leurs jours en s'obstinant dans l'erreur et l'apostasie, de même nous nous réjouissons d'en voir d'autres qui après avoir abusé des dons de Dieu pour répandre de mauvaises doctrines au grand préjudice de la jeunesse spécialement, par leurs écrits et leur vie scandaleuse, ont cependant eu l'heureux sort de faire un acte sincère de retour à Dieu avant de sortir de cette vie.

« Aussi sommes nous heureux de pouvoir enregistrer le retour à Dieu du commandeur Auguste Vera, professeur de notre Université. Tous savent ce que fut cet homme, et comment ses idées antireligieuses et ennemies de la Papauté lui avaient conquis les applaudissements et l'admiration de

tous ceux qui se font gloire d'entretenir cette guerre impie et désespérée. Cependant nous avons toutes raisons de croire qu'il s'est endormi du sommeil des justes, rendant vains les efforts que, jusqu'au dernier moment, l'ennemi de tout bien a faits pour conserver la puissance qu'il avait prise sur lui. Nos lecteurs nous sauront gré d'entrer dans quelques détails, dont nous pouvons leur assurer la véracité, les tenant de témoins oculaires et les plus dignes de foi.

« Depuis un certain temps, le professeur dont nous parlons était atteint d'une grave maladie d'estomac pendant le cours de laquelle, c'est-à-dire pendant 6 mois environ, il ne voulut même pas entendre parler de religion ni de prêtres ; il les repoussait loin de lui, n'admettant près de son lit que le médecin et un fidèle disciple de ses doctrines ; le curé de Saint Georges de Cremano, où il était allé pour se soigner, fit des démarches inutiles pour être introduit auprès de lui. Dieu voulait pourtant triompher de l'opiniâtreté de cet homme, et voici les moyens qu'il employa dans son insondable sagesse. Pendant plusieurs nuits, lui qui avait toujours eu les prêtres en horreur, ne rêva que Cardinaux et Evêques, et s'éveillant sous ces impressions, il ne cessait de répéter à ceux qui l'entouraient : — où sont donc mes frères les Evêques et les Cardinaux ? Faites-les moi venir, que je leur serre la main. — Les choses en étaient là, quand le matin du 8 Juillet se présenta au palais archiepiscopal un ouvrier resté inconnu qui raconta l'événement, et comment le malade ne cessait de répéter les mêmes paroles, encore bien que peu de jours auparavant, il eût constamment refusé qu'aucun prêtre fût admis en sa présence.

« A cette nouvelle, le Cardinal, laissant de côté ses graves occupations, et sans prendre souci des conseils de la prudence qui disaient de s'assurer du sérieux de l'avis apporté par un homme qu'il ne connaissait pas, et n'ayant en vue que le bien de cette âme, se dirigea immédiatement vers Saint Georges de Cremano au palais du prince de Casapenne, où se trouvait le malade. Il fit d'abord demander au professeur par des personnes de sa famille s'il désirait véritablement le voir ; ce à quoi celui-ci répondit qu'il en éprouverait le plus grand plaisir. Alors Son Éminence entra dans l'appartement, et avec un aimable sourire le salua et lui présenta la main, en lui disant qu'il s'empressait d'accourir à son appel. Et comme le malade voulait remercier le Cardinal de l'honneur qu'il lui faisait en venant le visiter, celui-ci ajouta : — Je suis venu tout exprès et à cette heure (il était midi) en quittant tout, parce que vous m'avez demandé. — J'ai beaucoup entendu parler de Votre Éminence, reprit le professeur, et je suis heureux de pouvoir m'entretenir avec vous : j'aime Dieu et le prochain, mais j'ai toujours éprouvé une grande aversion contre la Papauté ; j'ai étudié beaucoup ; mais en ce moment j'ai conscience de mon néant : je me soumetts aux jugements de Dieu. —

« Etes-vous catholique ? ajouta l'Éminentissime Cardinal. — Et sur son affirmation, — eh bien,



lui dit-il, puisque vous avez appelé auprès de votre lit l'Archevêque, qui est votre Pasteur, que vous faites profession d'être catholique, et je m'aperçois que vous avez dans le cœur des sentiments religieux et un grand esprit, vous ne pouvez nier tout d'abord que l'Église soit conduite par une main invisible; cette main c'est celle de ce Dieu que vous dites aimer; oui, c'est lui qui la gouverne par ses représentants sur la terre, à la tête desquels est placé le Pape que vous abhorrez. Par suite de ce que je viens de vous exposer, vous devrez dorénavant montrer sincèrement que vous êtes catholique, par votre respect et votre obéissance envers le Vicaire de Jésus-Christ, et par l'accomplissement de vos devoirs de catholique, parmi lesquels la prière, la confession, la communion, l'assistance à la Messe, et vous devrez en outre donner à tous l'exemple de ces œuvres de piété. — Mais je voudrais, répliqua le professeur, voir un plus grand esprit de piété parmi les catholiques. — Et vous, avez vous été ainsi? — demanda le Cardinal. — Non! répondit-il. — Eh bien, ne reprochez pas aux autres un défaut que vous voyez en vous-même, et sans vous perdre dans ces petits détails qui tourmentent votre esprit, reconnaissez que devant Dieu nous sommes tous de pauvres vermineux, puis captivant votre intelligence sous l'obéissance de la foi, appliquez-vous, par un acte sincère de confiance et de soumission à Dieu, à vous montrer fils dévoué de notre sainte mère l'Église; c'est ainsi que vous trouverez cette paix qu'en vain vous avez cherchée jusqu'ici, et que je suis venu apporter à votre âme. Soyez assuré que je suis animé en ce moment pour vous d'un sentiment tel, que je prendrais volontiers sur moi votre maladie pour vous en délivrer. —

« A ces paroles le malade fut ému, et comme le Cardinal tenait entre ses mains un petit reliquaire contenant une parcelle de la vraie croix, il le prit avec une véritable dévotion, l'approcha de son front, et le baisa pieusement. On lui apporta alors une tasse de lait à la glace et, pour témoigner au Cardinal l'affection qu'il avait déjà conçue pour lui, il voulait que Son Éminence en goûtât le premier pour se rafraîchir. Enfin le Cardinal, satisfait du triomphe complet que la grâce de Dieu avait remporté sur cette âme, prit congé du malade, en s'excusant de ne pouvoir rester plus longtemps à cause des graves occupations de son diocèse; et il promit de revenir le visiter et de lui envoyer d'abord un prêtre qui serait son représentant après de lui. Le malade déclara agréer cette proposition et assura Son Éminence qu'il remplirait ses devoirs de bon catholique avec le prêtre qu'il lui enverrait. Il assura ensuite lui-même à plusieurs reprises les personnes qui l'assistaient, que cette conversation d'environ une heure avec le Cardinal lui avait fait le plus grand plaisir; et ces mêmes personnes ont affirmé que le sénateur Vera était gai, réconforté et très-satisfait, malgré la cruelle maladie qui le tourmentait.

« Dans l'après-midi du même jour, le Cardinal envoya auprès du malade M. l'abbé dom Salvatore Borelli, qui entendit sa confession, après la-

quelle le professeur, devant deux témoins délégués à cet effet, fit une rétractation complète de tout ce qu'il avait cru ou écrit contre l'Église et le Souverain Pontife. Il reçut ensuite le saint Viatique et l'extrême onction avec une ferveur édifiante, en témoignant du désir qu'il avait que le prêtre voulût bien rester auprès de lui.

» Le matin du 10, Son Éminence lui envoya un prêtre pour lui apporter sa bénédiction qu'il reçut avec grande consolation, jouissant pleinement de toutes ses facultés. Le soir de ce même jour, le Cardinal, pour accomplir la promesse qu'il lui avait faite, vint lui rendre une nouvelle visite: il le trouva presque à l'agonie, lui dit quelques paroles d'encouragement, récita les Litanies de la Sainte Vierge et lui donna la dernière bénédiction; le malade avait toujours sa connaissance, il comprenait tout et répondait par signes. Enfin, après une longue et pénible agonie, il s'endormit dans le baiser du Seigneur ce matin à 6 heures. Que nos lecteurs édiflés par ce nouveau triomphe de la grâce de Dieu, fassent une prière pour le repos de cette âme. »

### La rétractation du sénateur Augusto Vera.

Nous traduisons du même journal la *Discussion* de Naples le récit des derniers jours et des derniers moments du professeur et sénateur Augusto Vera, publié par M. le curé Salvatore Borelli, qui lui administra les Sacrements, et l'assista jusqu'au dernier moment.

« . . . . Je restai plus de deux heures auprès de son lit, dit le digne prêtre, et le professeur fit sa confession; il reçut le soir même les secours de la religion, et un grand nombre de personnes avec des cierges et des torches accompagnèrent le saint Viatique; tous, nobles et gens du peuple, avaient la joie peinte sur le visage. Il était très-souffrant, mais toujours calme. Dans la première des quatre nuits que je passai auprès de son lit, il dit d'une voix forte et claire: M. le Curé m'a fait faire la sainte communion, il a bien fait, très-bien fait. Madame la marquise Ruffo et monsieur le chevalier Rodoero, qui furent les témoins de sa rétractation, versèrent des larmes de pieuse émotion, quand ils l'entendirent abjurer tout ce qu'il avait pu dire d'erroné, soit de vive voix, soit par écrit.

» Un homme comme le docte professeur Vera devait être traité avec la plus exquise charité et une extrême courtoisie; eh bien, quand il m'entendait lui dire: M. le commandeur, cela ne vous ennuie-t-il pas que je prenne un soin si assidu de la santé non-seulement de votre corps, mais aussi de votre âme? Il me répondait: Que veut dire ces paroles? M'ennuyer, mais point de tout: je vous prie de continuer... Je lui donnai un crucifix enrichi des indulgences papales, et lorsque je lui disais: le Christ crucifié est notre confort, notre secours, notre consolation, imprimez un baiser sur ce symbole de notre salut, il ne pouvait plus en détacher ses lèvres.



» Quand je l'exhortais à offrir à Jésus-Christ toutes ses souffrances, pour lui plaire, mais plus encore pour s'acquitter envers lui, il me répondait : « Comment ne le ferais-je pas : oh oui, avec la grâce du Père, du Fils et du Saint-Esprit on peut tout. » Acceptez vous la mort, lui demandai-je, des mains de Dieu ?

» Je voudrais vivre encore une année, dit-il, mais je suis content pourvu que Dieu fasse en moi sa volonté.

» Au milieu de tant de souffrances, quand je lui demandais comment il se trouvait, il répondait : je ne suis pas mal, je ne suis pas mal. Vous êtes toujours soumis à la sainte volonté de Dieu ? Et pourquoi pas, disait-il. Pendant cinq jours et quatre nuits que je fus auprès de son lit, il ne laissa échapper aucun mouvement d'impatience, il se montra toujours calme, toujours résigné. Pendant les prières fréquentes et ferventes que l'on adressait pour lui au Sauveur Jésus, à Celle qui est le refuge des pécheurs, à Saint Joseph et à d'autres Saints, on voyait souvent couler des yeux des assistants des larmes de joie causées par le retour dans le sein de l'Eglise de celui qui, naguère, en était si éloigné. Quand on me voyait un moment à l'église ou hors de la chambre du malade, j'étais assailli de demandes pour savoir s'il était calme, si tout allait bien ; et les questionneurs rassurés par moi sur le triomphe de la grâce s'en allaient en poussant des soupirs de pieux soulagement.

» Le soir du dimanche je lui suggérai de pieux sentiments, auxquels il répondit comme de coutume, et il baisa encore à plusieurs reprises son crucifix. Le Seigneur m'inspira d'affectueuses et tendres paroles qui parurent faire grand bien à son âme ; je lui avais parlé le jeudi de la dévotion à Notre-Dame du Mont-Carmel, le jour suivant il demanda à recevoir le scapulaire et il ne quitta plus ce saint habit jusqu'à sa mort. Pendant la dernière nuit, qui fut celle du dimanche, il souffrit avec résignation, sans se départir de sa paix et de son calme.

« Pendant plusieurs heures un gémissement continu annonçait ses grandes souffrances. Sur la pointe du jour du lundi, ses lamentations devinrent de plus en plus faibles ; je commençai alors les belles prières de l'Eglise, et à 6 heures du matin il rendit son âme à Dieu. »

## L'UNITÉ DANS L'ÂME HUMAINE

ET DANS L'ÉCOLE CATHOLIQUE

OU

Jésus-Christ, notre âme et les études littéraires.

(Suite')

Qui pourra dire toutes les lamentables conséquences de cet abus inconcevable qui chasse de l'enseignement des écoles catholiques l'idée chrétienne, la vérité chrétienne, la beauté chrétienne,

(\*) Voir les N. de Mai et Août.

la poésie chrétienne, la vertu chrétienne et la sublime chrétienne, pour n'admettre dans ces écoles que l'idée païenne sous ses formes diverses et ses différentes applications, pour ne donner aux jeunes esprits d'autre aliment que cette idée toujours incomplète et ces vérités toujours amoindries, tronquées et défigurées ; pour énerver ces imaginations ardentes et mobiles en les berçant mollement dans les rêves dorés de la mythologie, rêves tout imprégnés de panthéisme et de naturalisme et trop communément souillés par l'immoralité ; pour fausser ces jeunes âmes en les habituant à l'admiration d'une grandeur apparente qui n'est souvent, au fond, qu'une pompeuse vanité ; pour laisser enfin ces jeunes cœurs languir presque sans énergie, parce qu'on ne leur présente d'ordinaire que l'exemple des vertus purement naturelles célébrées par les auteurs païens.

Ce défaut capital de l'enseignement dans nos écoles engendre la demi-science, science indigne de ce beau nom, science toute vaine et frivole ; il éloigne de la science chrétienne, science éminemment sérieuse et utile, car elle n'est pas une simple connaissance, une spéculation stérile, mais une science vraiment pratique, où la théorie et l'application sont inséparablement coordonnées et unies ; science toute céleste, que le Christ est venu nous enseigner par la parole et l'exemple, que St. Paul et les autres apôtres ont prêchée, qu'ils ont confirmée par leurs vertus et consacrée par le sacrifice de leur vie ; science que les martyrs ont scellée par leur sang, que les Pères, les Docteurs de l'Eglise et les Saints ont développée dans leurs écrits et qu'ils ont fait resplendir dans les admirables exemples qu'ils nous ont légués comme un patrimoine d'honneur.

Oui, nous ne craignons pas de le dire, voilà ce qui nous élève dans nos écoles une génération languissante d'hommes à demi formés, toujours faibles, parce qu'ils sont toujours hésitants et incertains ; toujours incomplets, parce qu'ils ont manqué, parce qu'ils manquent encore d'une base solide, sur laquelle asseoir l'édifice de leur culture intellectuelle et de leur formation morale. Faute d'avoir trouvé dans l'idée chrétienne leur lien naturel, les connaissances qu'ils avaient acquises sont demeurées isolées les unes des autres, mal digérées et nullement coordonnées, sans ordre légitime et sans harmonie, elles ne peuvent, dans cet état d'indépendance et de séparation, se soutenir et se féconder les unes les autres et assurer à l'esprit qui les possède toute la valeur qu'elles devraient lui donner.

Pour échapper à ces funestes résultats, pour empêcher notre enseignement scolaire de produire une instruction légère et superficielle, frivole et présomptueuse, souvent plus dangereuse encore et plus nuisible qu'elle n'est véritablement utile, la ligne de conduite à tenir est fort simple. Il faut que Jésus-Christ cesse enfin d'être diminué dans nos écoles ; c'est-à-dire, il faut qu'il y soit désormais entièrement connu comme il mérite de l'être, il faut que l'on y proclame, par les paroles et par les faits, son légitime, son absolu domaine en tout et sur tous.



Confessons donc nos erreurs passées et reconnaissons que Jésus-Christ doit régner partout, en tous et sur toutes choses ; non seulement à l'intérieur des Eglises, mais encore au-delà de ces enceintes sacrées. Il doit régner dans la vie sociale et la vie domestique, comme dans celle de l'individu, régner dans le cœur et sur l'esprit ; régner sur les mœurs et sur les études, sur les actions et sur les livres.

Il importe de graver profondément dans nos esprits cette vérité fondamentale, Jésus-Christ est le centre de tout et de tous, « parce que Dieu s'est complu à faire habiter en Lui toute plénitude. » — « Pour Lui (Jésus-Christ), il est avant tous et toutes choses trouvent en Lui leur consistance. » *Et Ipse est ante omnes et omnia in Ipso constant.* « Tout a été créé par Lui et en Lui. » C'est pourquoi l'apôtre le nomme « le premier-né de toute créature : parce qu'en Lui toutes choses ont été, dans le ciel comme sur la terre, établies et fondées, (*condita*). » — « En tout, il a Lui-même la primauté. » Il est le principe par excellence, *qui est principium* (1). Le principe, non seulement de toute existence, mais encore de toute connaissance ; *le principe qui nous parle intérieurement*, parce qu'il est « la lumière véritable qui éclaire tout homme venant en ce monde. » — « Qui êtes-vous ? » lui demandent les juifs, et il leur répond ce que nous venons d'expliquer : *Principium, qui et loquor vobis* (2).

Principe de toutes choses, Jésus-Christ en est aussi la fin. Tout vient de Lui, demeure en Lui, repose sur Lui et fait retour à Lui pour trouver en Lui sa consommation, c'est-à-dire son entier achèvement, sa dernière perfection, car c'est Lui « qui accomplit tout en tout ; *qui omnia in omnibus adimpletur* (Ephes. I, 23).

C'est pourquoi dans l'Apocalypse Jésus-Christ dit à plusieurs reprises : « Je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le principe et la fin » (*Apoc. xxii, 13 ; i, 8 et 17 ; ii, 8*).

Dieu « l'a constitué l'héritier de toutes choses, *heredem universorum* » (Hebr. I, 2), et c'est aussi à cause de lui que toutes choses ont été faites. *Propter quem omnia* (Hebr. II, 10). La foi découvre à nos intelligences que les siècles ont été adaptés au Verbe de Dieu, *aptata Verbo Dei* ; afin de rendre visibles les choses invisibles par leur nature » (Heb. xi, 3).

Le *Verbe fait chair*, le Christ, est donc le mot de l'énigme des siècles ; il est « la révélation du mystère, caché depuis les jours de l'éternité » (Rom. xvi, 25). Ces paroles solennelles de l'apôtre nous font voir clairement que la matière et l'esprit, les corps inanimés, et les organismes vivants, l'histoire de la nature et celle du genre humain, l'individu et la société, les nations et l'Eglise, la civilisation et la religion, la science et le dogme, la philosophie et le droit, l'économie politique et la science du Gouvernement, les arts

et la littérature, *l'entendre et le vouloir*, l'amour et la charité, cette perfection surnaturelle de l'amour ; Satan comme l'ange fidèle, tout a été conçu par Dieu, tout est préordonné en vue du *Sacrement ou mystère du Christ*. Ce sont les termes du texte sacré. Tout est disposé soit pour concourir aux divins ouvrages de l'incarnation et de la rédemption, soit au moins pour leur faire cortège et relever, par la ressemblance ou par l'antithèse, les traits de Jésus-Christ, considéré dans sa personne même ou dans son action sur le monde, qu'il vient réformer et diviniser.

Jésus-Christ est donc bien *Caput supra omnem Ecclesiam* (Ephes. I, 22). La tête auguste qui domine et couronne toutes choses, il est le point central, l'unité, le nœud vital, l'harmonie, la signification de l'univers ; sans Lui, tout est désordre, division, ignorance et corruption ; sans Lui, rien ne peut se comprendre et par Lui tout s'entend et s'explique. Car tout dans cet univers respire Jésus-Christ, tout est une image, un symbole, un vestige, un signe de Jésus-Christ, ou du moins une préparation, un soupir, une tendance à Jésus-Christ.

Jésus-Christ est la vérité supérieure et totale, il est la raison dernière de tout.

Tel est le vrai sens des paroles précitées de l'apôtre et l'esprit de toute sa doctrine.

Ces paroles et cet esprit nous les voyons confirmés par tous les livres de l'ancien testament, les livres de Moïse comme ceux des prophètes, les histoires aussi bien que les livres sapientiaux, les psaumes ou les cantiques.

Leur éclatante confirmation se trouve encore dans les traditions, la civilisation, les arts, la littérature, la philosophie, les institutions et la religion de tous les peuples.

Tout dans la nature, soit morale, soit physique, rappelle de près ou de loin Jésus-Christ et peut aisément s'y rattacher. Si, par exemple, nous voyons la semence tomber dans le sein de la terre s'y décomposer, y mourir en apparence, ressusciter bientôt, nouvelle et multipliée, sur la blonde tige de l'épi ; si nous voyons aussi l'inventeur, le soldat ou le missionnaire endurer noblement jusqu'aux plus affreuses extrémités et n'obtenir enfin qu'après d'immenses fatigues la récompense de leurs efforts ; si nous voyons ainsi le sacrifice et la souffrance précéder toujours et préparer la gloire ou le triomphe ; la douleur préluder en tout et toujours à la joie ; oh, alors nos esprits se soulèvent aisément vers le Christ, ils contemplent dans ces vivantes images, l'abaissement de la Divinité, les ignominies et la mort du crucifié, le triomphe éternel et l'honneur infini du Christ ressuscité.

Jésus-Christ nous est révélé par l'histoire. Par l'histoire sainte d'abord, cette histoire si méprisée par la fausse science, mais cependant si sublime, et par les faits qu'elle raconte, et parce qu'elle est à la fois le fondement de toutes les autres et la seule où tout soit vérité.

Par l'histoire profane, ensuite, car les annales de tous les peuples ont trait à Jésus-Christ. Vers Lui, les sociétés gravitent à leur insu, car c'est par Lui, nous dit l'Apôtre, que Dieu le Père a

(1) Pour toutes ces citations de St. Paul voir *Ep. ad Coloss.* I, 15-18.

(2) Ev. St. J. VIII, 25, et I, 9.



fait les siècles, *per quem fecit et saecula* (Heb. 1, 2), après les avoir conçus en Lui et pour Lui.

Toutes ces nations diverses sont l'héritage qu'il a promis à ce fils; objet de toutes ses complaisances (Ps. 11). Aussi tous les grands empires, toutes les puissantes civilisations, Ninive et Babylone, la Grèce et Rome, étaient un avant-coureur, une préparation du règne de Jésus-Christ. Dieu Lui-même a voulu nous le déclarer par la bouche du prophète Daniel.

Toute la culture sociale payenne, non seulement celle de Rome ou de la Grèce, mais aussi celle de l'Égypte, de l'Inde ou de la Perse étaient un effort suprême de l'humanité tendant, — d'autres diraient à l'idéal, — pour nous, nous dirons, à Jésus-Christ. Car Jésus-Christ est véritablement l'idéal réalisé, le type absolu de la perfection suprême étalé sous nos yeux, pour notre encouragement et notre exemple, dans la vérité de notre chair passible et mortelle.

L'idéal de Dieu-même, idéal personnel et subsistant, qui dès le principe se trouvait en Dieu et Lui-même était Dieu; « *Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous et nous avons vu sa gloire, gloire telle qu'il convenait au Fils Unique du Père; il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité* » (Ev. s. J. 1, 14).

Jésus-Christ est le vrai soleil de Justice qui paraît à l'orient de la vérité, de la force et de la beauté, pour s'élever au plus haut des cieux et produire partout le midi lumineux et brûlant de la charité.

Ce divin soleil ignore le couchant; jamais il n'aura de déclin.

Assises dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, les nations s'efforçaient de s'élever vers les régions supérieures de l'amour pur et de la vérité. Ces efforts hélas ne devaient pas aboutir.

Dans la vérité pratique des choses, l'homme ne peut de lui-même atteindre son idéal, même purement naturel, et encore moins s'élever jusqu'à Dieu.

L'effort impuissant des peuples les plus policés et des génies les plus beaux de l'antiquité païenne nous démontre la vérité de cette affirmation, il nous fait toucher au doigt l'insuffisance de la civilisation, de la philosophie et de la littérature païennes, il nous apprend à ne point avoir pour elles ce culte exagéré, cette aveugle vénération qui s'obstine à les considérer comme la perfection suprême.

Le contraste avec ces doctrines si remplies d'erreurs, de contradictions et de lacunes, comme avec ces vertus si peu parfaites nous fait mieux apprécier l'absolue vérité, la beauté, la plénitude ineffable de la doctrine du Christ et la surnaturelle perfection des vertus qu'il nous a fait connaître.

Nos cœurs, en même temps, apprennent à remercier Jésus-Christ et à l'aimer pour avoir voulu, touché de notre impuissance, s'abaisser jusqu'à nous, Lui le Dieu de toute majesté, pour nous rétablir d'abord au niveau sur lequel nous aurions dû nous maintenir, et nous élever ensuite jusqu'aux splendeurs des saints, jusqu'à la gloire de l'union divine entièrement consommée.

Les efforts impuissants de l'humanité pour at-

teindre cet idéal qui semblait la fuir, nous montrent aussi le besoin impérieux, la soif qu'elle a de Jésus-Christ.

Toute la littérature païenne peut se concevoir ainsi comme l'éloquente expression de ce tourment de cette anxieuse aspiration, de ce soupir à Jésus-Christ.

Le seul fait qu'un écrivain aura plus profondément senti, plus heureusement et plus vivement exprimé ce besoin de Jésus-Christ, cette nécessité de réconcilier avec Dieu l'humanité déchue et de l'élever jusqu'à Lui, ce fait pourra devenir pour nous un *criterium* infallible et légitime de la véritable grandeur.

Il nous manifestera l'excellence d'un écrivain bien mieux encore que ne le pourraient faire la pureté de la diction, la splendeur de la forme, les périodes artistement construites, la phrase bien pordérée et vibrante et tout le luxe pompeux des figures de rhétorique. Toutes ces beautés, en effet, pour quiconque sait voir au fond des choses, tirent tout leur prix de ce que l'auteur a profondément et fortement senti.

Nous estimerons donc et nous aimerons ce puissant génie d'Eschyle, dont le Prométhée enchaîné nous dépeint un Dieu frappé par la volonté du Dieu suprême, un Dieu qui souffre, attaché et comme crucifié sur un rocher au sein du plus cruel supplice. Ce Dieu souffre à cause de son amour pour les hommes; et nous rappelle notre doux et aimable Sauveur.

Nous estimerons encore et nous aimerons Sophocle, parce que le personnage de son Oedipe (prince infortuné qui, après une série fatale de malheurs et de crimes, finit par trouver pour toujours le repos et la paix dans la réconciliation avec la divinité) nous dépeint l'état misérable et la réparation de l'humanité.

Perdue elle aussi dans des abîmes de misère et de crime, cette pauvre humanité trouve finalement son salut en Jésus-Christ, et par Lui se réconcilie avec la Divinité. Nous estimerons et nous aimerons aussi cette âme méditative et affectueuse de Virgile, heureuse de recueillir les traditions éparses du genre humain, les espérances toujours plus vives de tous les peuples, au sujet d'un libérateur prochainement et impatientement attendu.

Ce libérateur, Virgile désire le contempler de ses yeux et le célébrer par les accents de la poésie la plus élevée.

Nous estimerons et nous aimerons Platon et Socrate son maître, nous les considérerons comme d'autant plus grands que, mieux que tous autres, ils ont exprimé le soupir de l'homme vers Jésus-Christ par ce cri sublime, si plein de douceur et d'anxiété: « Oh! quand viendra ce maître divin qui doit nous enseigner la véritable prière, le vrai sacrifice qui plaît à Dieu? » (Alc. II, *sub. fine*).

Nous les reconnaitrons vraiment grands, parce que, cherchant à se former l'idéal d'un juste parfait, ils disaient, sans savoir être, en cela, des prophètes, tel serait un homme dont la vie toute entière ne serait employée qu'à faire du bien aux hommes, et qui, cependant, serait haï par eux, calomnié, finalement crucifié (*De rep.*).



Nous estimerons de même et nous aimerons Pindare, Tacite, Cicéron..., mais, autant qu'ils nous montrent la tendance à Jésus-Christ... Pour nous ces écrivains sont grands, mais à leur temps et à leur place; gardons-nous de les enlever à leur véritable milieu, ils deviendraient alors bien petits et bien mesquins.

Nous ne négligerons donc pas l'étude de ces écrivains, mais ce sera pour apprécier le bienfait d'être né chrétiens, et remercier Dieu d'un telle faveur.

Nous comprendrons mieux ainsi comment la grandeur de ces modèles n'est pas uniquement dans la beauté de la forme, dans l'heureux choix des termes, dans la composition et l'arrangement des périodes, mais se trouve surtout dans un fait, celui d'avoir été les hommes de leur temps et de leurs pays; de l'avoir pour ainsi dire caractérisé dans leur personne en exprimant ses sentiments, ses usages, sa religion. Cette grandeur se trouve aussi dans le fait d'avoir découvert quelque vérité ou de l'avoir du moins pressentie.

Nous concevons par cette étude comment un écrivain de nos jours doit faire ce qu'ont fait ces grands hommes, être un homme de son temps, un homme de sa nation, et non pas un grec ou un romain; exprimer sa propre religion, ses propres usages, ses coutumes, ses affections et ses sentiments; et non point la religion d'Homère et d'Aristophane; les usages et coutumes de Rome et d'Athènes, les affections et les sentiments du paganisme.

Telle est l'unique, la véritable imitation des écrivains de la Grèce et de Rome, c'est ainsi que l'on devient utile à son pays, c'est ainsi que *Dante* et *Manzoni* en Italie, et les grands orateurs et poètes catholiques en France, ont su joindre l'étude de la Bible et celle de l'Évangile à l'étude approfondie des écrivains classiques du paganisme. C'est pourquoi, dans leurs œuvres, non seulement pour le fond, mais encore pour la forme et pour l'expression, ils ont emprunté à cette étude de la Bible et de l'Évangile leurs meilleures inspirations et leurs passages les plus sublimes.

C'est en effet un mensonge et une trahison que d'affirmer que la Bible, l'Évangile, les Pères et les Docteurs de l'Église sont des écrits barbares pour la forme, qu'ils ont de grandes idées, de magnifiques conceptions, mais rien de plus.

Et quoi! si nous admettions même qu'ils n'eussent pas d'autres qualités; que leur manquerait-il donc! cette richesse du fond, ne serait-elle pas déjà un stimulant assez puissant pour nous porter à les étudier? Voudrait-on soutenir que le monde fut renouvelé par Platon, par Aristote, par Cicéron, par Sénèque et non point par ces géants de la *libre pensée chrétienne*, la seule qui mérite véritablement ce nom parce que seule elle échappe aux entraves de l'erreur et des mauvaises passions? Et cependant, ces hommes, parce qu'ils furent des saints, sont mésestimés du plus grand nombre (1).

(1) Gibbon (*Hist. de la déc. de l'Emp. Rom.*), dit, autant qu'il le pouvait en parlant d'un saint, comment saint Bernard est un grand écrivain.

Mais, il n'est pas vrai que la forme manque à ces auteurs; ils ont la vraie forme qui convient aux pensées qu'ils expriment, la forme chrétienne. Seule l'idolâtrie de la forme païenne a pu dicter semblables accusations, seule la fausse science, cette critique, pour laquelle rien ne saurait être bien s'il ne l'est avec les expressions de Cicéron et les formes majestueuses de la phrase Ciceronienne. Seule cette fausse science a pu donner créance à une opinion si injuste, seule, elle a pu l'inculquer aux tendres esprits des jeunes étudiants et les trahir à ce point, sous couleur de les instruire.

A ces vendeurs de paroles, comme les appelait le grand Augustin, repentant d'avoir appris dans leurs écoles à estimer Jupiter plus que Jésus-Christ et Junon plus que la Très-Sainte Vierge Marie; à ces païens, redevenus tels après le baptême, Dieu demandera compte de tant d'esprits dévoyés, de tant de génies suffoqués, et de tant de jeunes intelligences, auxquelles leurs écoles ont appris à se persuader que l'instruction est à elle-même sa propre fin, et que l'on étudie seulement pour savoir.

L'école a pour but véritable non point de faire des hommes bourrés de savoir, ou des poètes d'occasion, mais de former des hommes de caractère, de bons citoyens et de bons chrétiens. Si quelqu'un donc étudie la nature, l'histoire ou bien la littérature, sans y voir le dessein, l'empreinte de Dieu, sans y reconnaître Jésus-Christ, qu'il tremble pour lui-même et qu'il examine s'il ne lui serait pas arrivé de faire fausse route; qu'il se rappelle la maxime de Bacon: L'étude superficielle, la science légère ne laisse pas apercevoir Dieu, elle éloigne même de Dieu, tandis que la science profonde, la science véritable conduit à Dieu.

Lorsqu'un jeune homme, livré à l'étude des classiques païens, sent s'affaiblir dans son cœur l'affection à la piété chrétienne, l'amour à Jésus-Christ; ses études, qu'il en soit bien persuadé, ne sont pas faites comme elles devraient l'être. Lorsqu'un jeune homme, étudie l'histoire ancienne de l'Orient, de la Grèce et de Rome, et qu'il ne sait pas y reconnaître ce dessein que les livres saints nous révèlent et que Dieu poursuivait en suscitant, l'un après l'autre, ces grands empires, qu'il le sache bien; il ne connaît que la superficie de l'histoire, il n'en a pas su pénétrer l'intime signification qui n'est autre que Jésus-Christ.

A Jésus-Christ donc doit tendre notre pensée, vers lui notre cœur doit diriger toutes ses affections, à lui doivent aboutir nos études et tout le cours de notre vie. Que notre devise soit toujours le mot de St. Paul: *Christus omnia et in omnibus*: « Que Jésus-Christ soit tout et en toutes choses. » Soyons Chrétiens dans le cœur et dans l'esprit; dans les pensées et dans leur expression; loin de nous le paganisme dans le fond comme dans la forme.

Pour nous chrétiens, cette forme de l'idée païenne n'est que convention, hypocrisie et fausseté. Étudions aussi, étudions à fond la nature et l'histoire; ainsi interrogées, elles rendront hautement témoignage à Jésus-Christ. — Les Juifs écoutaient avec défiance la parole du divin Maître;



et Jésus leur dit : « Scrutez-les écritures : ce sont elles aussi qui me rendent témoignage. »

Par notre religion divine nous sommes, selon les paroles de l'apôtre, entés sur le peuple Hébreu, tandis que, par la descendance, nous sommes les fils des peuples païens ; approchons-nous donc avec une âme sincère, une âme droite, humble et pure, approchons-nous des deux classes de modèles qui nous sont offerts, livrons-nous avec ces dispositions à l'étude des saintes lettres et des auteurs païens. Dans les écritures nous verrons Jésus-Christ révélé sans obscurité ni mélange d'erreurs et, même dans les écrivains païens nous trouverons des traces, des vestiges profondément marqués, qui, si nous savons les suivre, nous conduiront sûrement à Jésus-Christ.

Les premiers chrétiens ont étudié dans cet esprit, avec ces mêmes règles pour guider leur critique et pour éclairer leur choix.

Ainsi s'éleva la célèbre école chrétienne d'Alexandrie, dirigée par saint Pantène, ainsi parut la vigoureuse et simple littérature des Pères grecs et latins aux troisième et quatrième siècles.

Littérature si grande, si profonde, que les tyrans dont la puissance soutenait alors le paganisme expirant, furent effrayés et cherchèrent à la suffoquer. Mais les chrétiens, dit St. Grégoire de Nazianze, étaient prêts à tout perdre, et leurs biens et leurs vies, plutôt que de perdre leur foi victorieuse et l'expression vivante de cette foi, leur littérature chrétienne. Certes, Julien l'Apostat, s'il vivait encore, ne prendrait point d'ombrage de nos écoles ; il serait heureux d'y voir expliquer avec un sérieux professoral les fables de la mythologie, et passer sous silence les exemples de Jésus-Christ, de la Très-Sainte Vierge et des Saints.

Ce n'est point ainsi que les premiers chrétiens en ont agi ; ce n'est point ainsi que les pères de l'Eglise ont cru devoir procéder. Ils regardaient les lettres profanes comme une révélation naturelle du Christ au milieu des Gentils, comme une introduction à la doctrine de la Bible et de l'Evangile. Cette doctrine devait fournir la matière, la substance, les fruits savoureux ; les lettres profanes devaient tout au plus, donner des feuilles et des ornements. Telle fut la pensée de Saint Clément d'Alexandrie et de St. Basile le grand chez les Grecs, de St. Jérôme et de St. Augustin chez les latins.

Cette règle de leur conduite, ils l'avaient recueillie des lèvres mêmes du Prince des apôtres, lorsque près de terminer sa carrière, il adressait aux chrétiens sa dernière lettre et leur faisait part de sa consolation d'avoir, toute sa vie, étudié et enseigné, non de doctes fables, mais la puissance et la présence de Jésus-Christ.

Ils avaient appris aussi ces mêmes règles de conduite à l'école de l'apôtre St. Paul. St. Paul, nous le savons, défend à son disciple Timothée de s'adonner à l'étude de fables sottes et impures, dignes seulement d'amuser les loisirs de la décrépitude sénile.

Ces grands hommes n'étaient donc pas, comme plusieurs voudraient nous le faire croire, plus pru-

dents de la prudence du monde que de celle des fils de Dieu ; on ne saurait non plus les accuser, ces pères de notre Eglise, d'avoir été trop sévères, trop étroits dans leur manière de penser ; ils savaient bien ; et plusieurs même avaient, comme St. Augustin, fait par leur propre expérience l'épreuve des tristes résultats que produit cette séparation des lettres profanes d'avec la morale de Jésus-Christ. Ils savaient combien il en coûte de n'avoir pas redressé et complété par la doctrine de Jésus-Christ les maximes des auteurs païens. A Jésus-Christ donc, sans regret ni réserve, à Jésus-Christ notre esprit, notre cœur, notre vie, nos études.

Guerre à l'ennemi de Jésus-Christ, au paganisme. En cette guerre, jeunes ou vieux, ignorants ou lettrés, laïques ou prêtres, tous nous avons le devoir de combattre. Le champ de bataille, le terrain du combat est défini nettement : ou pour Jésus-Christ, ou contre Jésus-Christ. Il n'y a pas de milieu possible. Il faut choisir, et, cela dès son adolescence tandis que l'on est encore assis sur les bancs de l'école ; il faut choisir dès lors afin d'entrer bientôt comme des troupes fraîches au milieu de la mêlée ; il faut que chacun se hâte de faire un bon choix, un choix qui lui permette de se bien préparer au combat ; à ce combat qui doit lui assurer pour une éternité, selon son choix définitif, ou la mort ou la vie ; satan ou Jésus-Christ.

L'abbé C. DE BARRUEL.

---

L'invocation fréquente, habituelle de Marie, sera notre pratique de piété favorite, notre dévotion de prédilection, celle qui sanctifiera non seulement chaque jour, mais chaque heure, mais les meilleurs moments de tous les jours de notre vie.

(Le Card. DECHAMPS).

---

Tous les trésors de la miséricorde et de la grâce sont dans les mains de Marie ; allons les y chercher.

(ST. PIERRE DAMIEN).

---

Nulla profession ne nous dispense d'être chrétiens et d'en remplir les devoirs, même jusqu'au sacrifice de notre vie.

(ST. JÉRÔME).

---

Nous voulons aller au Ciel, mais avec toutes nos aises : ce n'est pas comme cela qu'ont fait les Saints.

(Le Curé d'Ars).

---

L'adversité est très-utile à ceux qui font profession de servir Dieu. Elle nous fait pratiquer la patience, l'humilité, la résignation à la volonté de Dieu : nous sommes alors mieux disposés qu'en tout autre temps à l'exercice de toutes les vertus.